

3- 31/11 (Miller)

Dr LACAN.- Aujourd'hui, vous allez entendre une communication de Jacques-Alain MILLER. Ceci - dont je vous avertissais la dernière fois, peut-être un peu tard, une partie de l'assemblée s'étant déjà dispersée au moment où j'en faisais l'annonce -, car je désire que reste fondé ce nom curieux de " séminaire ", attaché à mon enseignement depuis Ste-Anne, où il se tint pendant dix ans, vous le savez. Pour ne parler que des deux années qui ont précédé " ici ", certains d'entre vous n'ignorent pas - à leur grand désagrément - que j'ai voulu que ce séminaire se tînt de façon effective, croyant que cette effectivité devait être liée à une certaine réduction de cette audience si nombreuse et si sympathique que vous me donnez par votre assiduité et attention.

Eh, mon Dieu, tant d'assiduité et d'attention méritent bien des égards, lesquels m'ont rendu bien difficile ce que la réduction de l'audience nécessitait de triage. De sorte qu'au total votre nombre plus réduit ne l'était pas tellement que, du point de vue de la quantité - qui joue un rôle si important dans la communication -, les choses eussent à proprement parler changé d'échelle. Aussi laisserai-je en suspens, cette année, la solution de ce difficile problème. Jusqu'à nouvel ordre et sans m'y engager aucunement, je ne ferme aucun de ces mercredis, qu'ils soient terminaux, semi-terminaux ou autres ... Je désirerais seulement que fût maintenu au moins ce nom de " séminaire ", sous un mode plus marqué que nous le vîmes à Ste-Anne, où, jusque dans les toutes dernières années, il y eut des réunions au cours desquelles je déléguai la parole à tel ou tel de ceux qui me suivaient alors.

Néanmoins, quelque ambiguïté demeure, qui suspend cette appellation de " séminaire " entre l'usage propre d'une caté-

gorie - un endroit où quelque chose doit s'échanger, la dissémination d'une doctrine se manifester comme telle - c'est-à-dire en voie de véhiculation - et je ne sais quel autre usage, non point du nom propre - car toute discussion du nom propre pourrait s'engager là-dessus - mais disons d'une nomination par excellence, laquelle nomination par excellence deviendrait une nomination par ironie.

Dès lors, pour bien marquer que ce n'est pas l'état de choses où j'entends que se stabilise l'usage de cette appellation, vous verrez périodiquement intervenir un certain nombre de personnes qui s'y montreront disposées. Assurément, Jacques-Alain MILLER, pour en inaugurer la suite, à quelque titre, cette année : il vous a fourni, dans mon livre, cet Index raisonné des concepts, qui, d'après ce que j'entends, est fort bienvenu pour beaucoup, qui trouvent grand avantage à ce fil d'Ariane qui leur permet de se promener à travers une succession d'articles où telle notion, tel "concept" (comme le terme est employé plus judicieusement), se retrouve à des étages divers.

Tout petit détail : je signale, pour répondre à une question qui m'a été posée, que, dans cet index, les chiffres italiques marquent les passages essentiels, les chiffres droits, ou "romains", marquant des passages où le concept est intéressé "plus en passant". Il arrive qu'à la page qui vous est désignée, ce qui est référé à un signe tient en une indication dans une ligne. C'est dit le soin avec lequel ce petit appareil, si utilisable, est construit.

On m'annonce que le livre est en "français". Je ne répudie pas le "out of print", qui veut dire épuisé. Mais... "out of print"... on se demande ce qui lui est arrivé ! (rires) J'espère que cet épuisement ne durera pas trop longtemps.

... C'est ce qui s'appelle un succès, mais un succès de vente. Ne préjurons pas de l'autre succès, dont il reste tout à attendre et qui laisse ouverte la question.

On a pu remarquer que ce livre, je ne me suis guère pressé de le mettre en circulation. Si j'ai tant tardé à le faire, on peut se poser cette question : " Pourquoi maintenant ? Qu'en attend-il ? "

Il est clair que la réponse : " Que ça vous serve ! " n'était pas moins valable il y a une année ou deux et même bien avant. La question n'est donc pas simple; elle intéresse tout ce qu'il en est de mes rapports avec ce qui joue là fonction de base, à savoir la psychanalyse sous sa forme incarnée, vido dirions-nous, autrement dit assujettie par les psychanalystes mêmes.

Plusieurs éléments m'ont paru motiver que ce que j'essayais de construire restât dans un champ réservé permettant la sélection - qui s'est faite - de ceux qui voudraient bien se décider à reconnaître les conséquences qu'impliquait l'étude de FREUD dans leur pratique.

Finalement, les choses ne se passent jamais tout à fait de la façon calculée, en ces difficiles matières, où la résistance n'est pas localisée à ce qu'il faut désigner, au sens étroit de ce terme : " praxis analytique "; elle a une autre forme, où le contexte social n'est point sans portée.

Ce qui me rend délicat de m'en expliquer devant une aussi vaste audience.

C'est bien pourquoi, en tout ce qui concerne les " relations extérieures de mon enseignement " (: je n'envisage pas autrement ce qui peut se manifester de brouhaha et de remue-ménage autour de termes auxquels je

je ne vois pas d'un très bon oeil associé ; ainsi, du "structuralisme", qui pour l'instant bénéficie d'une certaine vogue), je ne me sens nullement disposé, sauf à ce que j'y sois forcé par quelque incidence de ce que j'appelais tout à l'heure "le succès du livre", à mordre sur un temps mesuré. Vous voyez ou sentez, par votre expérience de ces dernières années, que je n'ai pas de ter à perdre si je veux énoncer devant vous les choses, au niveau de la construction que j'inaugurais dans son style par mon dernier séminaire, et le point où j'ai entendu établir l'amorce de cette logique que j'ai à développer devant vous cette année.

Comme le livre existe, avec les premiers mouvements qu'il entraîne, lesquels seront suivis d'autres ; que les deux ou trois points que je viens de faire surgir en tant que principaux, mais il y en a d'autres, risquer de rester en suspens, je crois devoir vous avertir que vous en trouverez l'explication, au moins suffisante - telle qu'elle vous permette de répondre au moins en part aux questions qui pour vous resteraient en suspens - dans deux interviews qui paraîtront cette semaine, si mon information est bonne, dans ces endroits qui n'ont rien d'une foire : "Le Figaro Littéraire" et "Les Lettres Françaises" (rises). Vous en saurez peut-être, alors, un peu plus long. En outre, ne pouvant m'empêcher, chaque fois que j'ai un de ces modes de relation extérieure, d'y mettre un peu de ce qui est en cours, il est possible que vous trouviez par-ci par-là quelque chose se rapportant à notre discours de cette année.

J'ai quelque scrupule - je le disais la dernière fois - à vous parler de la répétition du trait unaire comme s'instituant, fondamentalement, de cette répétition dont on peut dire qu'elle n'arrive qu'une seule fois, qui signifie qu'elle est double, sans quoi il n'y aurait pas de répétition. Ça qui d'emblée, pour quiconque veut un peu s'y arrêter, instaure dans son fondement le plus radical la division du sujet.

Si j'énonçais cette notion devant vous, la dernière fois, presque en passant, alors qu'à ce congrès de John Hopkins, au mois d'octobre, je la mâchais pendant environ trois quarts d'heure, c'est peut-être que je vous fais plus grand crédit qu'à mes auditeurs d'alors, certains échos reçus depuis m'ayant montré que l'oreille structuraliste, quels qu'en soient les tenants, est capable de se montrer un peu dure de la feuille !

Dans des endroits plus inattendus encore, vous pourrez trouver peut-être, sur ces différents thèmes, jusques et y compris ces petites indications-amorces, jamais trop tôt venues sur certains thèmes que j'aurai à développer par la suite. Et par exemple sur la fonction du pré-conscient, dont, chose curieuse ! on ne semble pas tellement s'occuper, depuis un bon bout de temps (depuis qu'on mêle tout en croyant le maintenir distingué), des fonctions que FREUD lui réservait.

Le " pré-conscient " s'est glissé au passage dans un de ces entretiens, je ne sais plus lequel, auxquels il convient d'en ajouter deux autres, inattendus pour vous je pense : ils se tiendront à l'ORTP. (petits rires) L'un, vendredi prochain à 10h45, heure de grande écoute, m'a-t-on assuré (rires) . Je veux bien le croire, mais je pense que vous serez tous à l'hôpital . Enfin... vous vous arrangerez comme vous pourrez et j'espère pouvoir communiquer le texte, si la Radio veut bien m'en donner l'autorisation. Le deuxième entretien aura lieu lundi. (On est pressé, vous le voyez.)

...Le premier, c'est Georges CHARBONNIER qui a bien voulu m'en donner la place. Le second, c'est M. CYPRIC, grâce à qui vous aurez sans doute quelque chose de plus vivant, puisque ce sera un dialogue avec la personne la plus qualifiée pour le soutenir, notamment François WAHL, qui est ici et qui a bien voulu se livrer avec moi à cet exercice.

- A quelle heure ? demande-t-on.

Dr LACAN.- Ça, je ne jure de rien ! Il paraît que c'est à partir de 6h15. On ne parle pas de mon livre, et je ne

peux pas vous dire à quel rang ceci apparaîtra, entre 6h15 et 7 h, chacun ayant son quart d'heure.

... Qu'y a-t-il, chère Irène ?

IRENE. - Est-ce à 6 h du matin ?

Dr LACAN. - C'est une heure de grande écoute, en général accompagnée de mouvements de gymnastique ! (rires)

Nous verrons la suite de tout cela.

Avant de donner la parole à Jacques-Alain MILLER, je veux vous faire connaître quelque chose de très amusant qui m'a été apporté par un fidèle : la communication émanant d'une revue spécialisée, fait état tant des machines IBM que de ce qu'elles donnent à un niveau expérimental au Massachusetts Institute of Technology (M.I.T., comme on le connaît) et nous parle de l'usage d'une de ces machines de rang élevé, comme il s'en fait maintenant, et à laquelle a été donné, certainement pas pour rien, le nom d'Elisa (elle s'appelle tout au moins Elisa pour l'usage qu'on en fait et que je vais vous dire).

Elisa, dans une pièce bien connue : Pygmalion, est la personne à qui l'on apprend le beau parler, alors qu'elle est une petite vendeuse de bouquets de fleurs, dans les plus " courantes " de Londres, et qu'il s'agit de la dresser à pouvoir s'exprimer dans la meilleure société sans que l'on puisse remarquer qu'elle n'en fait point partie.

Quelque chose de cet ordre surgit avec ladite machine. A la vérité, ce n'est pas à proprement parler de cela qu'il s'agit.

Qu'une machine soit capable de donner des réponses articulées, simplement quand on lui parle, je ne dis pas

quand on l'interroge, s'avère maintenant un jeu, lequel met en question ce qui peut se produire : d'obtenir ces réponses chez celui qui parle.

La chose n'est pas articulée de façon qui satisfasse complètement à une situation pour nous si utilisable, non donnant une référence si intéressante dans le discours poursuivi. Elle n'est pas énoncée en tenant compte du cadre où nous pourrions l'insérer. Néanmoins, elle se révèle intéressante, car il est en fin de compte suggéré ce qui pourrait être considéré comme une fonction thérapeutique de la machine. Pour tout dire : ce n'est rien moins que l'analogue d'un transfert, qui pourrait se produire dans cette relation dont la question est soulevée.

... Ceci ne m'a pas déplu, n'est pas sans rapport avec tout ce que je laisse ouvert concernant la façon dont j'ai à manier la diffusion de ce que vous appelez "mon enseignement". Et je voudrais que vous trouviez là le manquement d'une première chaîne symbolique dont il faudrait que les analystes conçussent la notion. Notion à laquelle il convenait que leur esprit s'accommodât, pour se centrer convenablement sur ce que FREUD appelle une "rémémoration", et qui leur donnât le modèle subjectif de la construction de cette chaîne symbolique, de sa sorte de mémoire à elle.

Mémoire incontestablement consistante, et même insistante; articulée, au second chapitre du livre, dans la position inversée - où l'introduction à la lettre-volet qui précède est fixée -, c'est-à-dire juste après la lettre-volet.

Je rappelle, à ceux qui m'entendaient alors, que cette construction, comme toutes les autres, fut faite devant eux et pour eux, pas à pas, et que je commençais par un examen à partir d'un texte de Poe, à savoir la façon dont l'esprit travaille sur ce thème : " Peut-on gagner au jeu

de pair ou impair " ?

Mon second pas avait été d'imaginer une machine de cette nature. Ce qui est effectivement produit aujourd'hui ne diffère en rien de ce que j'avais articulé alors. Simplement : la machine est supposée, par le sujet être munie d'une programmation et tenir compte des gains et des pertes.

Partant de ceci, que le sujet l'interrogerait en jouant avec elle au jeu de pair ou impair, et de cette seule supposition : au moins pendant un certain nombre de coups la mémoire de ses gains et de ses pertes, on peut construire une suite de ...++ ...+- ...+- ..., qui, réunis dans une parenthèse d'une longueur fixe et se déplaçant d'un rang à chaque fois, nous permet d'établir ce trajet que j'ai construit, sur lequel je fonde ce premier type le plus élémentaire de modèle :

" que nous n'avons pas besoin de considérer la mémoire sous le registre de l'impression physiologique, mais seulement du mémorial symbolique ",

et ce à partir d'un jeu hypothétique avec ce qui n'était sans doute pas encore en état de fonctionner à ce niveau, mais qui existait comme tel, comme machine électronique, c'est-à-dire aussi bien sur quelque chose qui peut s'écrire sur le papier.

C'est la définition moderne de la machine.
cela

Bien avant que vienne/à l'ordre du jour des préoccupations des ingénieurs qui se consacrent à ces appareils toujours en progrès, puisqu'on en n'en attend rien de moins que la traduction automatique, je construisais, il y a quinze ans, un premier modèle, à l'usage propre des psychologues, à la fin de produire, dans leur " mind ", ce décollant nécessaire : que l'idée du fonctionnement du signifiant est forcément la fleur de la conscience. Ce qui était alors à introduire d'un pas absolument sans précédent

La parole est à Jacques-Alain MILLER.

Communication de M. Jacques-Alain MILLER.

Pour KANT, ce qu'il y a d'impensable dans le système de SPINOZA se résume dans cette proposition :

" Le spinozisme parle de pensées qui se pensent elles-mêmes."

Qu'il y ait des pensées qui se pensent elles-mêmes, disons que c'est à l'accepter et à l'entendre que la découverte de FREUD nous a convoqués.

Qu'il y ait des " pensées qui se pensent elles-mêmes " reçoit de FICHTE le nom de " postulat de la déraison ". C'est là, sans doute, une expression qui doit nous retenir, en ce qu'elle marque, sans équivoque, la limite de la philosophie de la subjectivité, dans son impossibilité à concevoir rien d'une pensée qui ne serait pas l'acte d'un sujet.

Au contraire, articuler " les lois de la pensée qui se pense elle-même " requiert, de nous, de nous constituer des catégories incompatibles radicalement avec celles de la pensée pensée par le sujet. C'est pourquoi nous nous aiderons ici de ce qui a été élaboré dans un domaine de la science où il fut question, dès l'origine, des pensées qui se pensent elles-mêmes : qui s'articulent en l'absence d'un sujet qui les anime. Ce domaine de la science, c'est la logique mathématique.

Disons que nous devons tenir la logique mathématique comme logique pure, pour le jeu théorique où se réfléchissent les lois de la pensée qui se pense elle-même, en dehors de la subjectivité du sujet.

Or, on doit noter que la constitution du domaine de la logique mathématique s'est faite par l'exclusion progressivement assurée de la dimension psychologique, ce qu'il semblait auparavant possible de dériver la genèse des éléments des catégories spécifiquement logiques.

Rappelons qu'à nos yeux l'exclusion de la psychologie nous laisse libres de suivre, en ce champ, les traces où se marque ce qu'il faut nommer le passage du sujet, dans une définition qui ne doit plus rien à la philosophie du cogito pour ce qu'elle rapporte le concept du sujet non pas à sa subjectivité mais à son assujettissement.

En quoi la logique mathématique s'avère-t-elle le propre à notre lecture ? Eh bien, en ceci : que l'autonomie et suffisance qu'elle s'efforce d'assurer à son symbolisme rendent d'autant plus manifestes les articulations où achoppent la marque de son fonctionnement.

C'est donc, très simplement, en tant qu'elles articulent sans le savoir la suggestion de la subjectivité du sujet, que les lois de la logique mathématique peuvent nous retenir ici.

Voilà ce dont je m'autorise pour faire venir, de l'origine de la logique mathématique, une expression dont elle a depuis longtemps abandonné l'usage.

Pour vous proposer cette expression comme mon sujet je vais essayer de parler un peu, partiellement, des "équations de la pensée".

Pour retrouver cette expression, nous devons pousser notre lecture au-delà de l'appareil formalisé de la logi-

que moderne. Pour la retrouver exactement au premier fondateur de la logique mathématique - dont FREUD est seulement le second - remontons à la découverte de Georges BOULLE : que l'algèbre peut formuler des relations logiques. La découverte est proprement théorique. Parce que la formalisation algébrique se libère du champ des nombres, qui n'est plus alors qu'une de ses spécifications, elle libère la formalisation mathématique, pour énoncer que la symbolisation proprement dite n'est pas dépendante de l'interprétation des symboles mais seulement des lois de leur combinaison.

Par là, BOULLE s'efforce d'établir que les lois de la pensée sont soumises à une mathématique, au même titre que les conceptions quantitatives de l'espace et du temps, du nombre et de la grandeur.

Pourtant, si la logique reconnaît bien le premier livre de BOULLE (: Analyse Mathématique de la Logique) pour l'événement inaugural de son histoire, le second livre de BOULLE (: Investigation des lois de la pensée) ne tient plus aucune place dans la mémoire de la science logique. BOULLE, pour faire retour à ce que la logique délaisse de son histoire, nous fera connaître ce qu'elle méconnaît des conditions de son exercice, nous révélant, par-là même, certaines des lois de la logique qui en ces lieux opèrent. Logique qui, vous le savez, s'enlève sur la logique logicienne.

Cette logique logique du signifiant, Jean-Claude MILNER et moi-même avons eu l'occasion d'en présenter, à propos du sophisme de PLATON et des contes de GRUNDLAGEN, quelques éléments. Si j'en poursuis aujourd'hui la présentation, c'est sans doute que le sujet des leçons de cette année, du Dr LACAN, s'y prête, et aussi que notre construction forcelle s'est avérée, pour le psychanalyste, assez maniable pour être interprétée librement dans la champ freudien. Qu'une telle interpré-

tation soit possible justifie éminemment la constitution de notre symbolisme et la présentation que nous en avons faite, comme d'un calcul du sujet.

Passons à la doctrine de BOULLE, pour dire tout de suite qu'il n'innove pas, puisqu'il pense le langage comme le produit et l'instrument de la pensée, et qu'il donne le signe pour une marque arbitraire. C'est-à-dire que la signification est produite de la liaison d'un mot et d'une idée, ou bien d'un mot et d'une chose. Vous savez que ces deux possibilités ne sont pas du tout équivalentes. Pour BOULLE, elles sont équivalentes. Ce qui veut dire que la communication est alors uniquement assurée par la permanence d'une association.

Rien là que de très classique : rien là qui excède la doctrine lockienne du langage.

Seulement, venons-en à la proposition qui fonde l'entreprise de BOULLE.

-- Toutes les opérations du langage comme instrument du raisonnement peuvent être menées dans un système de signes. Bien sûr, toutes langues, les langues que nous parlons, sont des systèmes de signes. Mais ce que, spécialement, le signe qu'emploie l'algèbre de la logique, c'est qu'il peut n'être qu'une lettre ou une simple marque. Et cela est autorisé par la théorie de l'arbitraire du signe. Mais c'est la première fois qu'on emploie proprement un signe.

Il faut maintenant apprendre, et cela peut se faire assez rapidement, de façon élémentaire, le symbolisme de BOULLE.

Disons qu'il y a trois catégories de signes à mettre en place :

- primo : les lettres symboliques, qui ont pour fonction de représenter les choses comme objets de nos conceptions, qui marquent les choses comme objets de représentation.

- secundo : il y a les signes d'opération : le " plus ", le " moins ", le " multiplié par ", qui ont pour fonction de représenter les opérations de l'entendement par lesquelles nos représentations sont combinées et reformées en de nouvelles représentations;
- tertio, et ce n'est pas le moins important : le signe de l'identité.

1) Les lettres symboliques.

Disons que le signe X, ou le signe Y, représente une classe de choses à laquelle un nom particulier, ou une propriété, peuvent être attribués.

Donc, représentons-nous un cercle avec un certain nombre d'objets, d'un certain nom ou d'une certaine propriété. On nommera cette classe X. On dira que, de la combinaison X x Y, on peut écrire " X Y " représentent la classe d'objets à laquelle les noms et les propriétés de X et Y sont simultanément applicables. L'intersection est de X.

On peut d'abord remarquer que l'ordre des symboles est indifférent. On peut écrire

$$X Y = Y X$$

(c'est-à-dire que les lettres symboliques sont commutatives) .

Mais BOULLE insiste sur ce qu'il s'agit d'une loi de la pensée, ici, et pas de la nature, et pas non plus d'une simple loi de l'arithmétique.

2) Les signes d'opération.

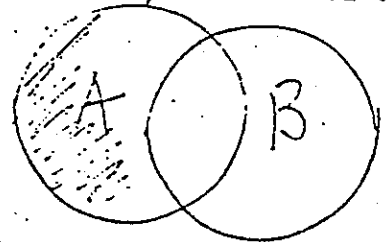
Ensuite, on peut obtenir, de BOULLE, un certain nombre d'autres lois, qui d'ailleurs ne sont pas éloignées des lois de l'arithmétique, mais qui les reprennent dans l'ordre de la logique.

On peut faire intervenir le signe +. Ce sera le signe de la classe qui réunit, par exemple, les classes X et

On peut faire intervenir le signe -, qui marquera qu'on enlève d'une classe une partie de ses éléments

(Le Dr LACAN illustre, au tableau :)

($A - B$) en gris



Alors, on pourrait faire attention, maintenant, à cette proposition :

Supposons que X et Y aient la même signification.

Comme la combinaison des deux symboles exprime l'ensemble de la classe d'objets auxquels les noms ou les propriétés représentés par X et Y sont ensemble applicables ; cette combinaison n'exprime rien de plus qu'un seul des deux symboles.

Ceci paraît très simple. Vous allez voir avec quelle ingéniosité BOULLE en tire une loi, qu'il dit fondamentale pour la pensée.

(Ici, le Dr LACAN explique ce qu'il vient d'illustrer : - Simplement, pour compléter la différence, qui n'est pas tout à fait ce que vous avez dans l'esprit.)

... Si les deux symboles ne disent rien de plus qu'un seul des deux

$X \ Y = X$

...

comme \bar{X} a la même signification que X , on peut énoncer

$$\bar{\bar{X}} = X$$

C'est particulièrement simple.

On peut encore écrire cela en appliquant une règle qui traduira un symbolisme. On peut écrire cette loi tout à fait anodine :

$$\bar{\bar{X}} = X$$

Puisque tout cela est extraordinairement simple, il faut essayer chaque fois de ponctuer que c'est important. Cette formule : $\bar{\bar{X}} = X$ est, dans l'algèbre de la logique, donnée comme la loi majeure de la pensée. Ce que nous devons en dire, c'est qu'elle régit en quelque façon tout ce qu'on peut définir comme appartenant à la dimension de la signification.

On doit d'abord rappeler que sont assujettis à cette loi tous les symboles qui doivent valoir, dans l'algèbre de la logique, comme représentation des lois de la pensée.

S'il n'y a pas un sujet commun à la logique et à l'arithmétique, il y a communauté des lois formelles. C'est là-dessus que l'algèbre de BOULLE part.

C'est pourquoi on doit chercher, une fois qu'on a cette formule, à l'interpréter par des nombres.

Or, il est apparent aussitôt que deux nombres sont seuls capables d'interpréter cette formule d'une

façon qui satisfasse à l'arithmétique. Il est bien évident que les deux seuls nombres qui puissent interpréter cette formule sont le zéro et le un.

On ne doit pas croire pour autant que tous les \mathcal{C} que l'on aura en logique, dans cette logique de la pensée, doivent être interprétés par le 0 et par le 1. Mais il faut dire que seuls le 0 et le 1 répondent, dans la numération, à la loi bouliéenne de la pensée, que nous avons dite " loi de la signification ".

A partir de maintenant, disons que c'est l'arithmétique qui va guider la logique.

Examinons les propriétés arithmétiques du zéro : plus simple :

$$0 \times Y = 0 \quad (\text{quoi que ce soit qu}'Y \text{ représente})$$

Cela veut dire que la classe 0 multipliée par \mathcal{C} est identique à la classe représentée par 0. Autrement dit, il y a une seule interprétation possible du 0 : le 0 ne représente rien. Mais ce 0 qui représente " rien " est une classe.

Examinons maintenant la propriété arithmétique du 1 :

$$1 * Y = Y$$

Le symbole 1 représente et ne peut représenter qu'une classe telle que tous les individus (n'importe quelle classe Y) soient aussi ses membres. Résultat : cette classe ne peut être que l'univers, défini comme la classe dans laquelle sont compris tous les individus de n'importe quelle classe.

Vous voyez ici apparaître la catégorie de l'univers du discours dont la fois dernière le Dr LACAN vous entretenait. Vous la voyez ici, par BOULLE, déduite du symbolisme le plus élémentaire.

Poursuivons dans l'élaboration de BOULLE. Soit maintenant \mathcal{X} (n'importe quelle classe).

Si 1 représente l'univers, il est clair que $1 - \mathcal{X}$ est le supplément de \mathcal{X} : c'est la classe comportant les objets qui ne sont pas compris dans la classe \mathcal{X} .

Nous allons faire une très simple transformation de cette formule. Il suffit de faire passer un des membres de cette équation de l'autre côté du signe $=$. Vous allez avoir deux possibilités. BOULLE n'en choisit qu'une.

On peut évidemment faire partir \mathcal{X} du côté de \mathcal{X}^2 , ou le contraire. BOULLE ne choisit qu'une de ces deux possibilités. L'autre tombe. Il n'en parlera plus jamais.

$$\mathcal{X} - \mathcal{X}^2 = 0$$

telle est la dérivation et transformation que choisit BOULLE. Et il en déduit une autre formule, toujours aussi simplement :

$$\mathcal{X} (1 - \mathcal{X}) = 0$$

Il n'y a pas d'intersection entre $1 - \mathcal{X}$ et \mathcal{X} . Ce qui veut donc dire, aussi simplement, qu'il est impossible pour un être de posséder une qualité et de ne pas la posséder en même temps.

A partir de cette loi

$$\mathcal{X}^2 = \mathcal{X}$$

on en dérive, par cette interprétation, l'énoncé du principe de contradiction, donné par BOULLE comme une

conséquence de l'équation fondamentale de la pensée. Autrement dit, dans cet ordre qu'il suit, la constitution de la pensée est antérieure à ce principe de contradiction.

On peut dire que ces \mathcal{X} et ces Y sont interprétés dans des classes, mais pourraient être interprétés autrement.

Dans ces conditions, la multiplication qui nous donne \mathcal{X}^2 (cette multiplication de \mathcal{X} par lui-même), qu'est-elle d'autre que l'opération par laquelle une chose - toute chose - vient se signifier à elle-même ? et par laquelle tout signe vient se signifier à lui-même.

3) Le signe de l'identité.

Cette formule $\mathcal{X}^2 = \mathcal{X}$ est une forme plus élaborée qu'une formulation du principe de l'identité. Mais une formulation telle qu'elle fait éclater ceci, qui ne doit pas nous être indifférent, que l'identité suppose la dualité de l'élément identique à soi dans l'opération de se signifier soi-même.

Cela veut dire, et pour ceux qui connaissent le système du Dr LACAN ce n'est pas une proposition sans écho : il n'y a pas d'identité à soi sans altérité.

Autrement dit, quel est l'intérêt qu'on peut prendre à l'équation de BOULLE ? Celui-ci : qu'elle révèle, par sa formule $\mathcal{X} = \mathcal{X}^2$, que la signification d'un élément, dans l'univers du discours, implique sa reduplication, et que son identité à soi n'est rien que la réduction de son double à lui-même.

Pour fixer les idées, disons, après BOULLE, que cette loi de la signification - loi fondamentale de la pensée, dit BOULLE - est une équation du second degré. C'est évidemment la formulation la plus concise qu'on puisse donner, d'un principe qui a en quelque sorte régi une bonne partie de la philosophie occidentale.

Que la pensée n'opère, dans la signification, que suivant cette équation du second degré, veut dire que la dichotomie est le procès de toute analyse dans la signification, d'où l'on pourrait déduire - nous ne le ferons pas ici, mais c'est assez simple - que le binarisme n'est pas un avatar contemporain de la réflexion ^{ou} de l'analyse, mais qu'il est inscrit déjà dans cette dualité.

BOULLE refuse de faire une supposition, en disant qu'on ne peut pas concevoir une pensée qui serait régie ou exprimée par une équation du troisième degré. On ne peut même pas concevoir ce que cela serait.

Pourquoi l'équation $X = X^3$, par exemple, n'est-elle pas interprétable dans l'algèbre de la logique ?

Elle n'est pas interprétable parce que, de quelque façon qu'on transforme cette équation, elle met en cause deux termes qui ne sont pas interprétables dans l'algèbre de la logique. D'une part : l'expression (et il faut noter le mot : expression) : $1 + X$. D'autre part : le symbole -1 .

Or, le symbole -1 , on peut déjà le faire apparaître un peu auparavant dans la dérivation que BOULLE n'a pas faite à partir de sa formule. En effet, il a choisi de dire : $X - X^2 = 0$. S'il avait dit : $X^2 - X = 0$, on aurait eu : $X \times X - 1 = 0$. Le " -1 " eût été déjà présent, là. Il a exclu une des deux transformations possibles qui pouvaient être. C'est au niveau seulement de $X = X^3$ qu'il retrouve ce -1 .

Pourquoi le symbole -1 - je n'entends pas ici l'interprétation qu'on lui donne : d'univers - pourquoi le symbole même, " -1 ", doit-il être exclu du champ de la logique ? Tout simplement parce qu'il ne suit pas la loi $X^2 = X$. Autrement dit, pour tirer la conclusion la plus simple, la plus immédiate, du texte de BOULLE : à l'origine de la logique mathématique, au point même où elle se fonde, est consommée l'exclusion du symbole -1 . Pourquoi ? D'après la loi, parce

qu'il est le symbole même du non identique à soi, pour autant qu'il ne suit pas cette loi de l'identité, de la non-contradiction dans l'ordre de la signification.

Pourquoi l'expression $1 + X$ est-elle aussi exclue ?

Elle est exclue parce que, dit BOULE, on ne peut concevoir l'addition de rien à l'univers.

Or, dans $1 + X$, le 1 représente l'univers; X étant l'élément qui vient en surcroît sur cet univers.

En fait, dans la formule $1 + X$, c'est X qui représente une unité, un élément unique. Donc, ce que l'on ne peut pas accepter dans la logique mathématique au point où elle se constitue vraiment, c'est l'excès d'un élément sur l'univers : l'excès de ce que l'on peut appeler un " $+ 1$ ", ou " 1 en plus".

Disons donc, aussi simplement que nous avons parlé auparavant de $- 1$, qu'à l'origine de la logique mathématique est consommée l'exclusion du " $+ 1$ ", symbole du hors signification, ou du hors signifié, et du non-représentable pour autant qu'il excède la totalité de l'univers.

Or, il peut être manifeste que ces deux exclusions n'en font qu'une : c'est la même place qu'occupent le 1 par excès et le 1 par défaut, par rapport aussi bien à la signification qu'à la réalité. C'est-à-dire aussi bien par rapport à l'univers du discours qu'à l'univers des choses qui lui répond.

On peut exprimer la conjonction de ces deux exclusions leur unité, par cette formule : "que, dans l'ordre de la signification, l'en-plus manque". Sans aller vraiment plus loin, on peut développer ceci, disons une "loi du signe", comme élément de la signification. Il suffit de dire que dans la signification les signes doués de signification sont constitués de manière à obéir à la loi de

BOULLE, mais que le signifiant, comme matière de signe, ou comme élément hors signifié, lui, n'y obéit pas.

On retrouve là un axiome finalement bien des fois répété ici : " que le signifiant ne se signifie pas lui-même ", qui est proprement le contre-pied de la loi de BOULLE, mais cela nous permet de comprendre que le signifiant n'est pas constitué à l'image de la signification qu'il supporte. On peut avoir une formule tout à fait simple, pour s'en souvenir, puisque la multiplication de -1 par lui-même ne donne pas -1 .

Mais, si l'on veut (BOULLE l'interprétait ainsi : " $-1 (-1) = 1 + 1$ "), cette multiplication inverse le facteur; interprétons-le ainsi : institue l'ordre du signifié comme inverse de l'ordre du signifiant. En ceci que le signifiant se répète et ne peut que se répéter $-1 -1$. Tandis que la signification peut se multiplier, c'est-à-dire se redoubler.

Disons, pour fournir ce qui n'est plus une image peut-être, que la chaîne du signifiant doit être pensée comme constituée par une concaténation de -1 (d'unités constituées comme des -1 , des " caténations ", mais disons que ce sont des " unités "; pour généraliser le mot du Dr LACAN : "des unités de type unaire").

Nous avons produit ou fait apparaître une catégorie qui est le $+$ ou -1 . Il faut maintenant comprendre exactement par quelle voie il s'impose à l'ordre de la signification.

Pour rejoindre ces deux lois, de la signification du signe et de la signification du signifiant, il faudrait montrer que le $+$ ou -1 est produit par toute signification en tant qu'elle suppose une opération de redoublement. On peut partir, pour l'exposer, des rapports de la pensée à la conscience et, disons, de ce qu'est la

réflexion.

Pour le comprendre, on peut d'abord aller chercher une définition mathématique de la réflexion ou réflexivité. Empruntons-la à RUSSELL, dans l'Introduction à la Philosophie Mathématique. Ce qu'il dit est simple.

... Une classe (il faut peut-être dire une collection, ou un ensemble) est réflexive si c'est une classe semblable à une partie de soi-même, cela veut dire qu'une partie de cette collection peut faire miroir au tout, ou encore que la similitude entre ces deux ensembles, la partie et le tout, consiste dans la possibilité de joindre à tout élément du tout un élément de sa partie, de les mettre en correspondance bi-univoque.

La réflexivité est une propriété d'une collection infinie. On peut l'exemplifier par l'infinité nombrable des " tous ", des nombres naturels.

On peut joindre à tout nombre naturel les nombres pairs. C'est-à-dire faire correspondre

	1	2
à	2	4
à	3	6

et ainsi de suite à l'infini.

On peut appliquer l'ensemble de tous les nombres pairs et impairs au nombre pair seulement. Il y a, si l'on veut, le même nombre de nombres pairs, d'une part, et impairs d'autre part. Cette propriété caractérise la collection infinie.

Disons que ce qui caractérise le nombre cardinal de cette collection - pour donner une caractéristique simple - est qu'il demeure inchangé par l'addition ou la soustraction d'une unité ou de plusieurs. Prenons une unité : ce qui caractérise disons le nombre N d'une telle collection, c'est que $N = N + 1$, aussi bien que $N = N - 1$. D'ailleurs, les deux propositions veulent dire exactement la même chose.

Tout cela est élémentaire dans la théorie; j'en rappelle que pour marquer et ponctuer ces $+ 1$ et $- 1$.

S'il y a, chez SPINOZA, "des pensées qui se pensent elles-mêmes, dans l'entendement divin", c'est précisément que l'entendement divin est infini. De sorte qu'il y a autant d'idées d'idées qu'il y a d'idées et d'idées d'idées.

De la même façon que les nombres pairs sont des idées d'idées, les nombres pairs et impairs sont la somme des idées et des idées qui les réfléchissent.

DIEU, s'il a conscience de ses idées, n'a pas conscience de soi, c'est-à-dire qu'il n'est pas une personne. Il a conscience de ses idées par la propriété de réflexion de cet ensemble infini de son entendement infini...

Pourtant, s'il y a quelque chose qu'on appelle un "tout" et quelque chose qu'on appelle une "partie", il faut au moins qu'il y ait une petite différence entre l'un et l'autre, la simple différence qui maintient l'opposition de la partie au tout. Il faut bien que cet ensemble réponde à la loi

$$N = N - 1$$

Disons, pour plus de clarté, qu'il n'y a réflexion que si quelque chose du tout tombe en dehors de la réflexion (un élément du tout). C'est ce que l'on voit quand on met tous les nombres naturels en correspondance avec tous les

nombres naturels - 1. Il faut nécessairement faire sauter au moins un élément au début pour qu'il y ait cette réflexion, pour qu'elle ait un sens.

Nous ne ferons pas état, ici, de ceci : que, souvent, c'est le zéro de la suite qu'on met en correspondance avec le 1. Ainsi, le zéro n'a plus réflexion.

Il suffit de dire qu'un élément tombe. Et que représente-t-il, cet élément qui tombe ? Il représente la différence du tout et de la partie. C'est dire qu'en quelque sorte le tout lui-même tombe, ou la totalité du tout.

Autrement dit, avoir conscience de ses idées, sur le type spinoziste, implique qu'il n'y ait pas de conscience et qu'il y ait un entendement infini. Bien sûr, cela repose sur ce type de réflexion que SARTRE nomme " l'exigence de la réflexion comme conscience positionnelle ". Ce qui suppose ce modèle d'une liaison bi-univoque d'une idée et de la conscience de l'idée. Ce qui suppose une liaison bi-univoque entre l'idée et l'idée de l'idée, sous le modèle de réflexion de SPINOZA

Or, dans "L'Être et le Néant" (pages 18-19), SARTRE demande qu'on évite ce qu'il appelle " une régression à l'infini ". Il n'a pas d'autre mot, pour condamner cette régression à l'infini, que le mot " absurde ". " Il faut, dit-il, si nous voulons éviter la régression à l'infini, que la conscience de soi soit rapport immédiat et non cognitif de soi à soi ."

On peut le formuler dans des termes qui ne sont pas tout à fait ceux de SARTRE et les décalent même nettement. SARTRE dit " si nous voulons éviter..." Si l'on exclut la possibilité d'un entendement infini et si l'on veut obtenir la conscience de soi, on doit produire, dans la réflexion, un élément tel qu'il se rapporte à soi sans se redupliquer. C'est, disait SARTRE, la conscience nothétique de soi, non positionnelle, sur le type à l'op

sé du type spinoziste, qui ne suppose plus un élément ici et un élément là. Et il écrit : " Si la conscience première de conscience première (ce qui est un peu, ici, mystérieux) n'est pas positionnelle, c'est qu'elle ne fait qu'un avec la conscience dont elle est consciente."

En prenant avec brutalité ce texte, au pied de la lettre, en imposant à SARTRE un schéma qui n'est pas le sien (le schéma de l'univoque), si l'on essaie de penser le texte de SARTRE à partir de la liaison bi-univoque dans la réflexion, il faut dire que si l'élément appelé " conscience de conscience " ne fait qu'un avec la conscience dont il est conscient, si véritablement il y a possibilité d'unité de l'un et de l'autre, cet élément appelé " conscience de conscience ", ou conscience non positionnelle de soi, est constitué comme un moi un, qui, disait SARTRE, prend ses déguisements de style de ce qu'il manque à être (autre formule que je n'ai pas relevée).

En même temps, si quelque chose comme une conscience de conscience se manifeste, il faut dire que dans le champ de la réflexion elle est un phénomène d'aberration un impair ou un élément en trop venant rompre la correspondance biunivoque des idées et des idées de l'idée.

Que dire de cet élément " conscience de conscience " sinon qu'il a la position d'un point de réflexion tel qu'il a à supporter la différence du tout et de la partie, à lui seul. A lui tout seul, il assume la propriété réflexive de la collection infinie.

Ce point est en quelque sorte, dans la pensée consciente, dans son espace, un point à l'infini. C'est là que vient s'écraser la collection infinie posée par SPINOZA. Et les aberrations, et le manque de ce point, sont assez marqués par une catégorie que SARTRE emploie ici et là, à propos de la mauvaise foi, qui est la catégorie de l'évanescence.

Ce point est évanescent... Nous dirons plutôt que ce point, dans la réflexion, vacille nécessairement du + au - 1. Et que, dans cette vacillation, il faut reconnaître un être évidemment hétérogène, aussi bien à la réalité qu'à la réflexion, un être toujours de surcroît sur la réalité et la réflexion lorsqu'il vient à s'identifier, toujours en défaut sur elle lorsqu'il s'en sépare.

Cet être hétérogène, disons que c'est l'être du sujet.

Il était de mes intentions de compléter un peu ceci, en examinant le principe du cercle vicieux, où l'on peut saisir, disons à l'état nu, la naissance de ce " + 1 ", produit de cet " 1 en trop " produit par la signification.

Pour aller très vite, disons que ce principe et tout ce qui se rapporte à l'ensemble d'une collection ne doit pas être un élément de la collection.

Ce qui dispose l'ensemble d'une collection ne peut pas être intérieur à cette collection. Ce qui veut dire : on ne peut prédiquer sur une collection sinon de son extérieur, ou, encore, on ne peut penser l'unité d'une collection qu'en dehors de cette collection.

Saisir une collection comme un ensemble suppose qu'on la cerne. Ce cerne-même est l'unité de la collec-

tion. Le terme de toute collection est un élément produit en plus par toute prédication, tout discours sur la collection. La collection ne peut être signifiée comme telle qu'à partir de " l'un en plus ".

Partant de cette formule, on peut obtenir aussi bien celle-ci : " que l'un en plus manque aux éléments de la collection pour que cette collection se forme ". On peut l'interpréter comme un incomptable, un hors signifié, auquel la signification renvoie, pour autant qu'elle suppose un redoublement.

Cela, pour indiquer de quelle façon on doit décrire l'équation de BOULLE, qui reste pourtant fondamentale. Et on pourrait le compléter par un examen de la théorie des types de RUSSELL. Mais cet examen a déjà été fait en partie par le Dr LACAN, sur le " je mens ", qu'il verrait produit, par la théorie des types de RUSSELL, d'une division du sujet : le " je mens " peut être compris dans la vérité - dans l'élément de la vérité - à la condition de redoubler le " je ".

Cette division du sujet produite par la vérité, cette division du sujet qui répond dans un sens un peu infléchi à la formule de BACHELARD : " Toute valeur divise le sujet valorisant ", cette division du sujet... je crois en avoir dit assez pour qu'elle ne soit pas confondue (ceci importe à la théorie) avec la reduplication dans la signification.

Dr LACAN.- Je n'ajouterai pas de commentaires. Je considère que le travail qui a été énoncé devant vous comme devant véritablement assurer la parfaite aisance de son exposé, ce qui était, fonde, correspond à ce que la dernière fois j'introduisais comme étant le point de départ absolument nécessaire à toute logique qui soit proprement celle qu'exige le terrain psychanalytique.

Ce commentaire n'a nullement la portée d'une réduction. Il vous a montré quelque chose dans la confrontation avec le premier des groupes au sens logico-mathématique du terme : le groupe de BOULLE, apparemment plus homogène avec la logique classique. Vous avez vu que de ce groupe même, il nous est permis de construire cette prééminence logique, cette nécessité qui distingue radicalement le statut de la signification et son origine dans le signifiant.

Vous avez eu à la fois une démonstration fort élégante. En même temps, ceci constitue un temps qui était nécessaire pour l'assimilation, le complément, le contrôle, la configuration de ce que, la dernière fois, j'ai réussi à apporter devant vous et dont vous aurez la prochaine fois la suite.
